

L'épouvante ravie

Yves Préfontaine, *Parole tenue*, Montréal, l'Hexagone, collection « Rétrospectives », 1990, 522 p.

Louis Geoffroy, *Le Saint rouge et la Pécheresse*, Montréal, l'Hexagone, collection « Rétrospectives », 1990, 228 p.

André Marquis

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38434ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1991). Compte rendu de [L'épouvante ravie / Yves Préfontaine, *Parole tenue*, Montréal, l'Hexagone, collection « Rétrospectives », 1990, 522 p. / Louis Geoffroy, *Le Saint rouge et la Pécheresse*, Montréal, l'Hexagone, collection « Rétrospectives », 1990, 228 p.] *Lettres québécoises*, (62), 32–33.

Yves Préfontaine, *Parole tenue*, Montréal, l'Hexagone, collection «Rétrospectives», 1990, 522 p.

Louis Geoffroy, *Le Saint rouge et la Pêcheuse*, Montréal, l'Hexagone, collection «Rétrospectives», 1990, 228 p.

L'épouvante ravie

L'Hexagone redore le blason de sa collection «Rétrospectives» en publiant deux livres d'un intérêt sociologique indéniable.

POÉSIE
ANDRÉ MARQUIS

Yves Préfontaine et Louis Geoffroy sont nés à dix ans d'intervalle et ont pratiqué une écriture dont les thèmes et les formes divergent à maints points de vue. L'œuvre de Préfontaine s'inscrit de façon plus traditionnelle dans la thématique de l'espace et du pays, tandis que celle de Geoffroy, mort tragiquement en 1971, s'insère plutôt dans le courant de la contre-culture. Voilà deux poètes à redécouvrir.

Une ardeur glacée

Les débuts littéraires de Préfontaine furent flamboyants. En moins d'un an, il publiait deux titres (*Boréal* et *Les Temples effondrés*, 1957) aux Éditions d'Orphée et recevait un accueil chaleureux de la critique. Bien sûr, on a pu lui reprocher l'usage abusif des métaphores et un certain goût pour les mots rares et recherchés, mais on a admiré la façon dont il s'appropriait l'espace. Parce que son premier recueil fourmille de termes reliés à l'isotopie nordique (neige, iceberg, bourrasque, etc.), il fut surnommé le «poète du froid». Dans tous ses livres, on retrouve d'ailleurs cette inscription géo-politique d'un «pays de glace», au sens propre et figuré, qui cherche à définir son «américanité».

Appartenant au même cycle, le long inédit intitulé «Les épousailles» (1956-1958) constitue une part importante de l'ouvrage. Ces premiers textes, l'auteur suggère de «les saisir en bloc ou de les rejeter» (p. 10). Je me contenterai de dire que ce sont ceux qui ont le plus vieilli en raison des termes abstraits et de la surabondance rhétorique qui entraînent une certaine confusion référentielle. Quelques passages sont tout de même très réussis et percutants. **Peut-on rester indifférent à un vers tel «l'arbre debout sculpte l'effroi» (p. 127) ? Manifestement, l'auteur a été influencé par le mouvement surréaliste et par l'œuvre d'Alain Grandbois, dont il accentue la vision apocalyptique.** Ce thème traverse d'ailleurs toute la rétrospective. Dans les premières pages, il est question d'un «nauffrage, inéluctable comme l'épouvante» (p. 27), tandis que le vers final apporte une nuance importante : «Mais il n'y eut d'apocalypse que rhétorique.» (p. 493)

Dans ce qu'il nomme les «indices», textes de transition entre les différents recueils, Préfontaine porte un regard très lucide sur sa production, qu'il situe dans le contexte plus global de la pratique poétique québécoise. Après avoir pointé les «faiblesses» de ses premiers recueils, il mentionne que son itinéraire l'amène à «une graduelle simplification» (p. 11) de son écriture.

Avec *Pays sans parole* (1967), l'auteur reçoit deux prix littéraires, le

prix France-Québec en 1968 et le premier prix des Concours littéraires du Québec (1968). Il plonge cette fois dans une thématique à la mode, celle du pays à nommer et à construire (spécifions que ces textes ont été écrits entre 1959 et 1960). Il prend cependant la peine de justifier sa démarche : «Mais je persiste à croire qu'à travers le thème du pays, c'est, entre autres, notre propre vision de l'américanité, notre façon francophone d'être américain, que nous poursuivons plus ou moins obscurément, avec plus ou moins de bonheur.» (p. 218). Les résultats diffèrent peu de ce que les autres poètes de l'époque ont pu produire. **Préfontaine n'est pas tendre envers le peuple canadien-français**, qu'il qualifie tour à tour de «peuple naufragé», «peuple morne», «peuple gris et mou». Et cette liste s'allonge dans le recueil suivant, *Débâcle* (1970), où l'on retrouve les expressions «peuple désertique» et «peuple gelé». Associée directement au thème du pays, la femme aimée devient une composante essentielle de ce recueil qui, il faut le reconnaître, ne pèche guère par excès d'originalité.

Les préoccupations socio-politiques de l'auteur, moins présentes dans *Nuaison* (1981), s'accroissent dans *Le Désert maintenant* (1987), où on peut lire des poèmes de circonstance dont un, survolté, sur l'élection du Parti québécois en 1976 et un autre, déprimant, sur la défaite référendaire de 1980. Préfontaine prend conscience aussi de la folle aventure humaine en posant le regard sur d'autres pays du monde, ravagés par la pauvreté et la guerre. Dans ce dernier recueil, la bêtise humaine n'apporte que désenchantement et désillusion, et j'ignore qui de l'espoir («les yeux s'ouvrent soudain sur la force des enfants», p. 456) ou du désespoir («L'ennui, c'est d'être né sur cette planète sanglante et de mauvais augure, déjà morte sans le savoir et qui se joue à elle-même un théâtre de vie», p. 475) l'emporte. Rappelons que *Parole tenue* a mérité à son auteur le prix Québec-Paris en 1991.

Yeux rouges de révolte

Le Saint rouge et la Pêcheuse, de Louis Geoffroy, est une rétrospective moins volumineuse que la précédente, mais tout aussi importante et significative. Moins connu que Préfontaine, Geoffroy a développé une poésie marginale qui a partie liée avec la contre-culture. De plus, il a fondé une maison d'édition en 1969, l'Obscène



Yves
Préfontaine

nyctalope, spécialisée dans le livre-objet et le livre érotique de luxe. Comme je n'avais encore rien lu de cet auteur, je ne savais trop à quoi m'attendre.

La filiation surréaliste de ce poète, animé par un fort et tenace esprit de révolte, ne fait aucun doute. **L'érotisme tient pour bien peu dans ces textes où le désir et la sensualité dominant.** J'ai apprécié, entre autres, les trois premières parties du recueil «Le saint rouge et la pécheresse» (chorégraphie conçue à partir d'une pièce de jazz de Charles Mingus», nous apprend la quatrième de couverture), intitulées «Danseur seul», «Deux danseurs seuls» et «Groupe de danseurs». Voici un extrait au rythme endiablé et fébrile :



Louis
Geoffroy

battement accéléré du cœur orchestral pupilles violettes dilatées iris menteur et les deux yeux ensevelis sous la terre verte des concepts — danseur et danseuse se regardent et n'ont de pas de deux que pour eux — alcôves carmines fond du décor olympien, rideaux opaques et dense universalité du tamis, paroles de cour et musiques de chambre pour violences tourbillonnantes, richesse baroque du vague indécis, les bras pâmes [...] danseur et danseuse se serrent sur leur cœur (p. 73).

L'auteur parvient à conserver cette charge «lyrique» dans la plupart des textes.

Si l'on fait exception de certains jeux de mots faciles, *Empire State Coca Blues* (1971), écrit en vers, est un recueil efficace dont la portée dépasse largement le contexte des années 1970. La poésie de Geoffroy refuse le compromis et la résignation :

*fleurs nitroglycériques
échangent la sève de la révolte
boivent des cocktails molotov de cette révolte
qui mouillera ces cheveux plus noirs que la vie le feu
dans les flammes au loin au soleil mort
dans les flammes les hauts défis découpent le ciel
et les nuages
et les barbes des dieux inexistantes
à en faire baver
énormes ciseaux dans la perspective du destin
au coin de la rue en bouquets de fleurs bleues la révolte
se prostitue pour ne pas mourir dans les cœurs (p. 38).*

Dans la préface du livre, Claude Beausoleil mentionne que les trois thèmes principaux de cette poésie sont le jazz, l'américanité et le corps. **Je retiendrai, quant à moi, le souffle généreux de cette écriture enfiévrée qui hurle sa rage de vivre.** L'auteur n'affirme-t-il pas, dès le début, que «à la base de tout mouvement et de tout mot/il doit y avoir le sang» (p. 24).

On appréciera ces textes dans la mesure où on ne s'attend pas à une écriture léchée, aseptisée, passée au crible de la perfection. Ces textes parlent de solitude, d'amour, de combat, bref de la vie, avec ce qu'elle comporte d'aléas, de déchirures et de passion. À lire absolument «car la liberté monte comme un cri du fond de la gorge» (p. 208) !

nouveautés

Bernard ANTOUN

Les anémones

Poèmes

100 pages 14,95 \$

Rhéal-Michel BOURDAGES

Mise en garde

Roman

256 pages 19,95 \$

Andrei STOICIU

Alors, la tempête...

Roman, Collection EXIL

242 pages 16,95 \$

Yvon LANGLOIS

Peut-être que je suis d'ailleurs

Confessions

106 pages 13,95 \$

Alberto KURAPEL

Carta de ajuste ou

Nous n'avons plus besoin de calendrier

Théâtre, Collection EXIL

142 pages 14,95 \$

Jean-Louis Le SCOUARNEC

Entre les Dieux et les Hommes

Essai

162 pages 17,95 \$

Johanne LAURIER

Fugience

Poèmes

102 pages 14,95 \$

St-John KAUSS

Pages fragiles

Poèmes, Collection EXIL

120 pages 14,95 \$

Une douzaine de treize

Superstitions gaspésiennes

Nouvelles

140 pages 15,95 \$

HUMANITAS

nouvelle optique

Commandes téléphoniques acceptées

(514) 737-1332